



Revue Française de Civilisation Britannique

French Journal of British Studies

XV-2 | 2009

Les syndicats britanniques : déclin ou renouveau?

Juliette Pattinson, *Behind Enemy Lines: Gender, Passing and the Special Operations Executive in the Second World War*, Cultural History of Modern War Series, Manchester: Manchester University Press, 2007

Antoine Capet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rfcb/1149>

DOI : 10.4000/rfcb.1149

ISSN : 2429-4373

Éditeur

CRECIB - Centre de recherche et d'études en civilisation britannique

Édition imprimée

Date de publication : 27 juillet 2009

Pagination : 189-192

ISBN : 978-2-9115-8028-4

ISSN : 0248-9015

Référence électronique

Antoine Capet, « Juliette Pattinson, *Behind Enemy Lines: Gender, Passing and the Special Operations Executive in the Second World War*, Cultural History of Modern War Series, Manchester: Manchester University Press, 2007 », *Revue Française de Civilisation Britannique* [En ligne], XV-2 | 2009, mis en ligne le 01 novembre 2016, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rfcb/1149> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rfcb.1149>



Revue française de civilisation britannique est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Comptes rendus

Juliette PATTINSON, *Behind Enemy Lines: Gender, Passing and the Special Operations Executive in the Second World War*, Cultural History of Modern War Series, Manchester: Manchester University Press, 2007, x+ 236 p. ISBN 9780719075698; 0719075696, £55.00 (cartonné).

Les crécibistes qui s'intéressent au domaine baptisé *War Studies* (à ne pas confondre avec *Military History*, à la fois plus facile à saisir et plus aisé à traduire) savent qu'il est en pleine expansion dans les universités britanniques. Autrefois, le King's College de Londres en avait le quasi monopole. Aujourd'hui, il existe des centres très actifs à Birmingham, Édimbourg et Glasgow. Indirectement, également, des dépôts d'archive comme *Mass Observation* à Brighton et des groupes de recherche d'histoire culturelle et sociale encouragent à la production de thèses où s'entrecroisent considérations purement militaires « à l'ancienne » et études plus « ciblées » sur la société britannique en guerre, notamment au cours des deux conflits mondiaux. C'est le cas du passionnant ouvrage de Juliette Pattinson, dérivé de sa thèse dirigée à Manchester par Penny Summerfield, bien connue notamment pour ses travaux sur les femmes du *Home Front* au cours de la deuxième Guerre mondiale. Ici, il ne s'agit plus du front de l'intérieur, mais au contraire d'un aspect souvent outrageusement romancé de l'histoire militaire de la guerre, l'infiltration d'agents secrets britanniques dans l'Europe occupée, confiée en grande partie au célèbre SOE (*Special Operations Executive*).

Se concentrant sur les agents parachutés en France, Juliette Pattinson a voulu aller plus loin que l'ouvrage pionnier, désormais classique, de M.R.D. Foot¹ – auquel elle rend par ailleurs un hommage mérité. Le mandat qu'elle s'est donné, c'est d'étudier en quoi le recrutement, la formation, l'entraînement, les missions et le devenir (souvent tragique, disons-le d'emblée) des femmes du SOE se distinguaient de ceux des hommes. Son travail de reconstitution à base d'un méticuleux travail d'archives et d'entretiens avec les rares survivantes – à des années-lumière des inepties qu'on déverse depuis lors sur les écrans – est remarquable. Sur 480 agents officiellement recensés comme ayant été à un moment ou un autre de la guerre envoyés en France occupée par le SOE (la France Libre avait ses propres agents, pilotés dans un premier temps depuis Londres, comme ceux du SOE), 441 étaient des hommes et 39 des femmes – nombre réduit qui permet à Juliette Pattinson de proposer une étude pratiquement exhaustive de son *corpus*.

Pourquoi des femmes, de toute évidence appelées au besoin à manier les armes, alors que dans les unités classiques elles n'y étaient pas autorisées ? C'est une des premières interrogations du livre, et la réponse est complexe, étayée par la

¹ Foot, M.R.D. *S.O.E. in France : An Account of the Work of the British Special Operations Executive in France, 1940-1944*. London : HMSO, 1966 (Third Edition. Government Official Histories Series. London : Frank Cass, 2004) (*Des Anglais dans la Résistance : Le service secret d'action britannique SOE en France, 1940-1944*. Paris : Tallandier, 2008).

nature des choses plus par le raisonnement *a posteriori* que par les certitudes factuelles. Les spécialistes britanniques pensaient, croit-on savoir, que les femmes attireraient moins l'attention dans leurs déplacements fréquents, se fondant dans une population française souvent féminisée par l'absence des prisonniers. Que des femmes passent du temps sur les marchés ou donnent comme prétexte à leur présence dans un train le fait qu'elles rendent visite à des parents séparés par les aléas de la guerre était normal pour des Françaises, mais beaucoup moins pour des Français, surtout jeunes, *a fortiori* après l'introduction du STO en septembre 1942, qui leur faisait en général éviter les endroits publics par peur des rafles. Juliette Pattinson estime que cette conjecture du commandement s'est le plus souvent vérifiée.

Le *passing* dont il est question dans le titre n'est pas comme on pourrait le croire lié aux passeurs des Pyrénées (même si les femmes du SOE étaient le plus souvent parachutées dans le Midi rural), mais à l'expression « se faire passer pour des Françaises ». Cette aptitude linguistique – mais aussi culturelle, comme la façon d'utiliser la cuiller pour manger sa soupe, ou le fait de « saucer » son assiette – constituait le préalable indispensable à la survie, et faisait l'objet de toutes les attentions lors du recrutement. Il fallait naturellement que la population française s'y trompe – il ne suffisait pas de duper les Allemands. Sachant que les « vraies » Françaises volontaires étaient réservées à la France Libre, seul restait le vivier des Anglo-Françaises : Britanniques de nationalité, bilingues car de parenté mixte et ayant passé une grande partie de leur enfance ou adolescence (on n'ose dire leur jeunesse, certaines ayant dix-huit ans en 1940) en France. Leur motivation première, apparemment, pour accepter le risque de la capture, de la torture et d'une mort atroce en camp de concentration, c'était qu'elles jugeaient impossible de vivre sous la menace nazie sans rien faire contre. Elles auraient pu naturellement s'engager dans les services auxiliaires féminins, mais leurs précieuses compétences de bilinguisme et de biculturalisme n'y auraient pas été mises à profit.

Juliette Pattinson indique que ce qu'on peut savoir des raisons pour lesquelles elles se sont fait prendre une fois en France montre que ce ne sont pas ces compétences qui furent en cause, mais le plus souvent la dénonciation ou l'infiltration des réseaux par des agents doubles, ou alors la détection par goniomètre de leur poste émetteur. Et conformément aux calculs manipulateurs de leurs chefs britanniques, leur « charme » les a souvent tirées d'affaire pour franchir des barrages. Juliette Pattinson a des pages savoureuses sur les attentes supposées en matière de respectabilité petite-bourgeoise dans la France provinciale de l'époque, pour l'habillement (la façon de coudre les boutons de leurs robes à la mode française de l'époque recevait tous les soins des experts du SOE) et dans le comportement (plus question pour ces Britanniques grandes fumeuses de se promener à Auch la cigarette au bec). Il était en revanche tout à fait naturel pour ces fausses Françaises de demander à un militaire allemand, ravi de pouvoir faire preuve de galanterie, de leur porter leur lourde valise (qui naturellement contenait souvent un poste émetteur). Rares également étaient les soldats allemands, imprégnés d'une certaine déférence sociale, qui palpaient ces « belles dames » d'apparence fort respectable, alors qu'ils le faisaient systématiquement pour les hommes filtrés par un barrage ou une patrouille, toujours suspects de dissimuler une arme.

Une hypothèse invérifiable, mais tout à fait plausible, de l'auteure, c'est que les Allemands, tout entiers gangrenés par leur idéologie nazie du *Kirche-Küche-Kinder* ne pouvaient même pas s'imaginer que ces frères jeunes femmes (le SOE

recherchait plutôt des volontaires de petite taille, conformes à l'idée qu'on se faisait en Grande-Bretagne de la « Française moyenne » – de même le teint pâle, trop « nordique », n'était pas apprécié : idéalement, il devait être « olivâtre », avec de longs cheveux noirs qui permettaient de cacher des messages) soient capables d'avoir un engagement politique quelconque, encore moins de risquer leur vie à transporter du matériel de guerre. Cette combinaison « féminine » du charme et de l'innocence au sens étymologique leur a permis de bernier les ennemis dans des circonstances où leurs homologues masculins auraient à coup sûr été pris – tout au moins dans les premières années de l'Occupation, car les Allemands ont peu à peu perdu leurs illusions en voyant que des (vraies) Françaises participaient à la Résistance.

Organiser, épauler, coordonner cette Résistance : telles étaient les tâches du SOE. Mais Juliette Pattinson montre bien qu'il y a eu *de facto* répartition des rôles entre les agents masculins et féminins. Le sabotage et le maniement d'explosifs qu'il implique étaient sauf exception affaire d'hommes. Le grand travail des femmes, c'était les transmissions : envoi de messages par radio, « porteuses de valises » entre les différents réseaux. En d'autres termes, si leur formation et leur entraînement dans les bases britanniques du SOE étaient semblables à ceux des hommes, notamment pour apprendre à tuer « proprement », elles n'avaient pratiquement jamais l'occasion de passer à l'acte et restaient confinées dans des tâches de service, aussi utiles et risquées soient-elles.

Isolées le plus souvent, elles vivaient dans la peur permanente de se faire prendre – à juste titre, car un tableau horrifiant chiffre les taux d'arrestation, nettement plus élevés chez les femmes que chez les hommes. Sur 441 agents masculins, 104 furent pris et déportés – pour les agents féminins, c'est 15 sur 39. N'ont pas survécu à la déportation 69 hommes et 12 femmes (dont certaines libérées par les Britanniques à Belsen, mais trop tard : elles sont mortes, probablement du typhus, après le 15 avril 1945). Un tiers des volontaires féminines du SOE sont donc mortes « au champ d'honneur » – taux évidemment sans commune mesure avec celui des unités régulières – et taux nettement plus élevé que chez leurs homologues masculins (moins d'un cinquième). Tous et toutes évidemment dans des tortures physiques et mentales épouvantables. Une survivante ne pouvait plus mettre de chaussures lors de sa libération, car ses bourreaux lui avaient arraché les ongles des orteils pour la faire « parler ».

Le texte proprement dit se termine sur le retour à la vie civile de ces « héroïnes » (mot qu'évite d'employer Juliette Pattinson, sauf lorsqu'elle parle – pour les critiquer – des films des années 1950 qui ont été tournés sur deux d'entre elles²) : on n'ose parler de la vie normale. Et pourtant aussi incroyable que cela paraisse, nombreuses furent celles qui reprirent la destinée « normale » des jeunes femmes de leur génération, fondant un foyer et élevant leurs enfants comme si de rien n'était. Juliette Pattinson s'efforce avec bonheur de replacer cet apparent paradoxe dans le contexte des mentalités collectives de la Grande-Bretagne des années 1945-55.

L'ouvrage est complété, outre la copieuse bibliographie, par un appendice très intéressant qui résume le parcours de chacun des survivants des deux sexes que l'auteure a pu contacter pour un ou des entretiens. Elle connaît naturellement les

² *Odette* (1950, sur Odette Sansom, qui a survécu) et *Carve her Name with Pride* (1958, sur Violette Szabo, exécutée à Ravensbrück en 1945).

limites de « l'histoire orale », et c'est avec mesure et pertinence que sont utilisés leurs témoignages dans le corps du texte. Au carrefour de plusieurs genres, certains établis de longue date, certains encore discutés, l'ouvrage se situe en plein dans ce que nous appelons au sein de l'Université française la « civilisation britannique » et mérite pleinement de figurer dans toutes nos bibliothèques.

Université de Rouen

Antoine Capet

Craig NELSON, *Thomas Paine. Enlightenment, Revolution, and the Birth of Modern Nations*, London: Profile Books, 2007, xvi + 397 pages, ISBN – 10: 1 86197 638 0; 13: 978 1 86197 638 3.

Thomas Paine's lived through key periods in British, American and French history, and he was the most popular author of the eighteenth century. After thirty-seven not very successful years in Britain he came to America in 1774 just as the colonists were organising serious resistance to the British government. He plunged into journalism and his 1776 pamphlet *Common Sense* gained a huge sale. Its appearance transformed the situation, for hitherto American independence from Britain was hardly considered but now it became the main issue. Although he also aroused dislike as impudent, obnoxious, self-absorbed, impetuous, conceited and quarrelsome, he played a key role in the American Revolution. He returned to France in 1787 to find *Common Sense* had made him a hero there too. He made friends with Condorcet and Brissot, and for the next few years divided his time between Paris and London. His support for the French Revolution and a French republic modelled on America led to the *Rights of Man*. This had a huge immediate sale, but its success was exceeded the following year by a second part, which became the biggest best-seller in British history and spread all over Europe. Facing prosecution he fled England to France and sat in the National Convention as an ally of the Brissotins, and suffered with them as they fell from grace before the Montagnards. Yet in 1794 his deist *Age of Reason* was another sensation and even outsold his earlier works. He fell foul of the Terror and narrowly escaped the guillotine, and emerged from a year in prison very ill. His spirit undermined, he sank into depression, drink and obsessive bitterness against the American government for not having sought his release from prison. He finally returned to America to find that for many his reputation had been destroyed by his writings against Christianity and the American hero Washington, and very few attended his funeral.

Nelson's book is a full and very informative biography that weaves deftly his personal life with political events, and is clearly aimed at a general readership that it deserves to gain. Certain characteristics follow from this. It is lively, entertaining, very well written and witty. There are not many references (only 21 pages) and these are not presented in the usual academic footnote format. But this is not to say that it is an unscholarly book, as it is well informed and based on a wide range of reading and research (despite the lack of Paine papers), although it is less sound on French history and cites few French sources. Paine's high self-esteem, vanity and egotism are recognised, as well as his lowly origins and bitterness at inequality. Little space is given to systematic analysis of his key writings, for in general Paine is seen as a true adherent of the Enlightenment, which the author enthusiastically puts centre